

TABLE

des matières

1.	<i>DE vrais amis</i>	5
2.	<i>CE mystérieux voisin...</i>	21
3.	<i>POURQUOI Tom ne peut-il pas prier?</i>	35
4.	<i>OH! ce terrible déménagement!</i>	47
5.	<i>LA découverte de Bertrand</i>	61
6.	<i>LA victoire en ce jardin</i>	73
7.	<i>DES myriades de myriades</i>	83
8.	<i>L'ENDROIT où la haine est vaincue</i>	95
9.	<i>UNE visite chez le bijoutier</i>	107
10.	<i>NON, je ne dirai rien</i>	121
11.	<i>... ET si les roses refusaient d'être des roses!</i> . . .	137
12.	<i>BÉNÉDICTE a de la suite dans les idées</i>	155
13.	<i>UNE course folle</i>	173
14.	<i>UN nom très doux au cœur de Bénédicte</i>	191
15.	<i>MAINTENANT je sais que tu m'aimes vraiment</i> . .	203

D_E *vrais amis*

CHAPITRE 1

– Attention, voilà *Neneuil*! Bénédicte, cache-toi. S’il te voit trop souvent ici, tu t’attireras des ennuis.

Avec la souplesse d’une liane, en un gracieux et vif mouvement du corps, Bénédicte sauta par-dessus le comptoir du libraire, plutôt que de le contourner, et se tapit dans l’angle obscur le plus éloigné du magasin.

Bénédicte, huit ans, était une enfant issue d’un papa martiniquais et d’une maman bretonne. Elle avait donc une peau comme du velours, d’un tendre brun clair, des cheveux foncés, à peine crêpés, et de grands yeux noirs, lumineux et «pleins de rêve». Comme beaucoup d’enfants métis, elle était assez belle pour attirer les regards de ceux qu’elle rencontrait. Mais, depuis qu’elle avait pu se regarder dans une glace, Bénédicte avait décidé qu’elle était laide. Personne ne pouvait lui ôter cette idée de l’esprit, et personne, dans son entourage immédiat, ne l’avait détrompée.

Neneuil entra. L’homme était affublé de ce sobriquet à cause de son œil gauche constamment fermé. Restait l’œil droit, et celui-là vous observait avec des lueurs d’intelligence,

car l'homme n'était pas sot. En fin de journée, il tenait à peine debout à cause du nombre relativement élevé de petits verres qu'il avait ingurgités. Alors, l'intelligence de son œil tournait à la béatitude, et ses capacités de raisonnement s'amenuisaient jusqu'à devenir nulles.

– Que se passe-t-il Neneuil, tu veux choisir un livre?

– Oh! non! Besoin d'un paquet d'enveloppes. Et puis, j'ai la gorge sèche, faut la mouiller.

– Pour la boisson, ne compte pas sur moi, répliqua le libraire, sur un ton contraire à la courtoisie. Tiens, voilà ton paquet d'enveloppes.

Il était évident que le libraire voulait se débarrasser de l'intrus. Il lui demanda:

– D'ailleurs, tu me rendrais service si tu me postais cette lettre. Elle est urgente et je ne peux pas quitter la boutique.

– D'accord. J'y vas.

– Vite fillette, passe par ici, ordonna Bertrand Cressac à sa gentille protégée.

Prestement, la petite fille traversa un dédale de pièces peu éclairées. Là, Madame Littré l'attendait. C'était une personne aux gestes vifs, correspondant à une nature explosive et directe. Madame Littré lui tendit la main, et la fit sortir par une porte donnant sur un jardin. Ensemble, sur une vingtaine de mètres, elles suivirent «l'Allée Secrète», un chemin aux sinuosités charmantes, enserré dans un lacis de feuillage odorant, et qui aboutissait à la barrière basse et insignifiante de la propriété de Monsieur Compari.

La petite lâcha la main de Madame Littré qui se retira pour retourner à ses occupations et «vola» littéralement dans les bras tendus d'un homme au visage énergique et bon.

Puis Bénédicte, trop légère pour ses huit ans, se sentit soulevée de terre et son jeune visage fut amené au niveau du visage de son grand ami. Thomas Compari, que ses proches appelaient simplement Tom, déposa avec conviction un baiser sonore sur la joue droite de Bénédicte.

– Tu m’as beaucoup manqué, Bénédicte, huit jours sans te voir, c’est long!

La petite laissa sa tête sur l’épaule réconfortante qui lui était offerte, s’agrippa de toutes ses forces à l’être qui représentait pour elle une merveilleuse sécurité et s’adonna au silence. C’était sa manière personnelle d’exprimer la douceur de l’instant présent.

Quand Tom Compari éloigna la fillette de lui, pour la contempler avec tendresse et avec soin, son examen dut l’attrister. Il hocha la tête, mélancolique, puis il proposa:

– Déjeunons, ma chérie.

Ils s’installèrent sous une tonnelle.

C’était un radieux matin de juin. Un petit vent circulait, joyeux et délicat, leur apportant le parfum épicé des fougères, mêlé à celui du chèvrefeuille. Il leur sembla que les peupliers leur bruissaient des confidences. Les hirondelles passaient et repassaient, accompagnant leur vol élégant de courts sifflements légers.

Tom goûtait avec délices les splendeurs du printemps finissant. Il aimait cette sérénité «miraculeuse» dont la nature elle-même était imprégnée.

Tom fut attiré de nouveau par les yeux sombres qui l’observaient et par le fin visage de Bénédicte. Un visage grave, à cause de ses jours sans joie, mais enjoué et vif par nature.

– Bénédicte, combien de temps peux-tu rester avec moi?

– Toute la journée, si tu veux, il n’y a plus d’école. *Ils* sont partis avec les autres, pique-niquer en forêt. *Ils* ont emporté des casse-croûte.

Quand Bénédicte articulait le pronom *ils*, cela englobait tout le reste de sa famille.

Bénédicte était née d’un premier mariage. Puis, son papa était mort, et sa maman s’était remariée avec Charles Delannoy.

Tourmenté, Tom Compari s’informa :

– On t’a laissée seule, comme ça ?

– Oui.

– Et personne ne va s’inquiéter de toi ?

– Non, et c’est bien tant mieux ! répliqua-t-elle avec conviction.

– Et pourquoi est-ce tant mieux ?

– Parce que je peux te voir, et peut-être que c’est comme le paradis que d’être avec toi.

– Qui t’a parlé du paradis ? s’étonna Tom.

– C’est dans les livres que Bertrand me prête. Et puis, quand *ils* sont partis, je peux jouer avec le vent, marcher nu-pieds sur l’herbe que la pluie a lavée hier, sentir les roses du jardin d’à côté, sans que personne imagine que je suis folle.

Tom Compari, en entendant le frais bavardage de la fillette, se demanda si la vie avec ses mauvaises surprises n’allait pas le priver d’une telle charmante compagnie, du jour au lendemain. Le manque d’intérêt accordé à Bénédicte par sa propre famille jeta à nouveau de l’anxiété dans le cœur de l’homme aux cheveux grisonnants. En silence, il l’observa d’un regard apparemment calme, mais les pensées qui se pressaient dans sa tête n’étaient pas des plus gaies.

Bénédicte quitta sa place en exécutant un petit pas de danse. Elle mit un bras autour du cou de Tom et l'embrassa.

– Je t'aime bien, dit-elle avec spontanéité. Je t'aime très fort!

Une larme brûla les paupières de son grand ami, mais l'enfant ne le remarqua pas.

– C'est formidable que nous soyons amis, n'est-ce pas?

Avant que Tom Compari ne vienne habiter à quatre kilomètres de La Richardière, le même village que Bénédicte, c'était Bertrand Cressac, le libraire, qui l'accueillait. Il avait pris Bénédicte en pitié, parce qu'il avait constaté combien elle était peu aimée à la maison, et livrée à elle-même. Il s'était attaché au regard lumineux, mais souvent interrogateur de l'enfant. D'autre part, les remarques intelligentes et sensibles de la fillette l'enchantaient continuellement. Quand il s'était assuré que son geste n'allait pas attirer d'ennuis à Bénédicte, il lui offrait l'hospitalité de son arrière-boutique et un goûter généreux. Elle aimait la lecture et se délectait d'ouvrages correspondant à son âge. Le libraire lui choisissait des livres qu'elle lisait passionnément, sans perdre une ligne. Ensuite, elle faisait à Bertrand Cressac des comptes rendus époustouflants. Il se demandait comment elle pouvait conserver sa fraîcheur d'esprit dans un milieu familial sans tendresse ni courtoisie.

Puis, Tom Compari, le mystérieux voisin était arrivé. Il avait fait d'étranges confidences à Bertrand Cressac. Les deux hommes, avec l'aide de Madame Littré, une gouvernante engagée par Monsieur Compari, prenaient discrètement soin de Bénédicte.

– Petite, demanda Tom, poursuivant de moroses réflexions, ça fait deux mois que tu viens presque chaque

jour ici, tu fais attention que personne ne te remarque, au moins?

– Je ne prends jamais le même chemin, mais je crois que Neneuil se demande ce que je fabrique chez le libraire. Il me regarde parfois drôlement avec le seul œil qu’il peut ouvrir.

– Il pourrait parler par stupidité plutôt que par méchanceté.

– Si tu veux dire qu’il est un peu bête, tu as bien raison, approuva Bénédicte, surtout quand il a bu un petit coup de trop.

– Ne t’en fais pas, va, murmura Tom, discrètement amusé.

– A la maison, ils disent qu’on ne m’entend jamais arriver. Peut-être qu’on ne m’entend jamais partir non plus.

– C’est possible.

De toute façon, qui pourrait imaginer que de l’arrière-boutique du libraire on se rend chez moi, songea Tom. Le chemin a été tracé à la manière d’un passage secret. Madame Littré la gouvernante, Bertrand le libraire, et Bénédicte seuls en connaissent l’existence. Madame Littré est une amie sûre. J’ai confiance en Bertrand. Ils se tairont l’un et l’autre. La petite a compris que sa sécurité dépendait de son silence. Elle est prudente et intuitive. Les enfants éprouvés savent réfléchir. Seulement, elle est jeune et peut commettre une erreur... Non! Inutile de s’inquiéter d’avance. Pour tout le monde, l’entrée principale de ma maison se trouve dans la grand-rue, la seconde entrée étant cachée et ignorée des villageois. Pour tout le monde, je suis Monsieur Compari, négociant en produits alimentaires, et fort souvent en voyage. A moins de me faire suivre par un détective, ce qui m’étonnerait, personne n’est au courant de mes allées et venues.

J'habite hors du village et je ne m'y promène jamais. Le plus souvent j'évite la bourgade, ou bien je la traverse en voiture, à toute allure, les yeux cachés derrière mes lunettes de soleil, et pour les habitants de cette contrée, je constitue un mystère. Puisse le mystère durer longtemps... très longtemps... Je me suis donné assez de mal pour retrouver ce petit bout de femme, je ne voudrais pas la perdre.

La voix de Bénédicte le sortit de ses réflexions:

- Dis?

- Oui, ma chérie.

- On est bien chez toi.

- Vraiment?

Tom caressa la chevelure brune de l'enfant.

- Pourquoi nous...

Interdite, Bénédicte s'arrêta, ne sachant plus comment exprimer son idée.

- N'aie pas peur avec moi, Bénédicte, tu sais bien que je te comprends.

- Comment on s'est connus, tous les deux? J'me souviens pas très bien.

- Mais, par Bertrand Cressac! Celui que tout le monde ici appelle le petit libraire.

- C'est sûr, il n'est pas grand, mais sa gentillesse est... est... *irrésistible!*

- Bénédicte, où vas-tu chercher ces expressions-là?

- Dans les livres que Bertrand me prête, tiens! répliqua-t-elle, comme s'il s'agissait d'une vérité qui saute aux yeux et qui n'admet aucun doute. Elle poursuivit:

- Est-ce que Bertrand est ton cousin?

- Non. C'est un véritable ami.

La fillette approuva.

- C'est aussi le mien. On a de la chance tous les deux de

le connaître. Avant que tu viennes, je n'avais que lui. Mais pourquoi?

Bénédicte plongea ses grands yeux noirs dans ceux de Tom. Ce dernier devina une question non formulée.

– Oh! je vois. Tu te demandes pourquoi je m'intéresse à toi, alors que tout le monde t'oublie. Tu voudrais savoir.

Le visage de Bénédicte s'éclaira.

– Oui.

Puis, elle ajouta:

– Ce matin, *il* m'a dit: «Ça, c'est à manger pour le chien. Ça, c'est à manger pour toi. Tu t'arrangeras Noiraude. Ne fais pas de bêtises, sinon tu t'en repentiras! Au revoir.» Mais toi, c'est comme si tu... tu mettais un joli rayon de soleil dans mes journées. C'est pas pareil.

– Non, ce n'est pas pareil, et tu cherches à comprendre pourquoi. Avant de te le dire, je voudrais te poser une question: les voisins ne s'inquiètent donc jamais de toi? Quand on te laisse seule toute la journée, quand tu travailles à la maison ou quand tu veilles sur tes deux frères au lieu d'aller à l'école, personne ne se tracasse à ton sujet? Quel est ton voisin le plus proche?

– C'est Neneuil.

– Il ne doit pas se torturer la matière grise à cause d'une petite fille solitaire.

Bénédicte lança à son interlocuteur un regard malicieux.

– Toi aussi, tu emploies des jolis mots qui chantent. Solitaire, c'est beau, pas vrai?

Tom se demanda encore une fois par quel tour de passe-passe une telle fillette conservait son exquise fraîcheur. Cependant, il poursuivit:

– Et les autres voisins, ils ne te demandent jamais si tu vas bien?

– Non. Le plus dangereux, c’est quand même Neneuil. Quand il a bu un petit coup de trop, *j’l’antipathe*, parce qu’il raconte des bêtises, qui peuvent être des bêtises vraies.

– C’est exactement cela. Et Charles Delannoy, Bénédicte, est-ce qu’il te fait peur?

– Ça non! parce que je crie au Seigneur Jésus!

Interloqué, mais sachant bien en son for intérieur ce qu’elle voulait dire, il s’exclama:

– Tu cries à Jésus! Mais comment as-tu appris quelque chose sur Jésus?

– C’est un peu compliqué, murmura la fillette, avec une petite moue dubitative. Tu veux le savoir quand même?

– Eh bien, Bénédicte, j’ai tout mon temps pour t’écouter.

Elle frotta curieusement son joli nez, réfléchit une seconde et commença:

– Tu sais *le* Charles et maman, ils ont souvent déménagé à cause des dettes. Quand j’ai eu cinq ans, on a eu la chance de rester deux ans à Bonneville. Maman était très occupée avec mes deux frères et *son mari*.

Bénédicte avait prononcé «son mari» avec au coin des lèvres un léger pli contenant une once de mépris. Elle poursuivit:

– Comme je pouvais faire ce que je voulais, une jeune fille, qui s’appelait Linda Delon, m’a emmenée à l’école du dimanche. Avec elle, j’ai appris beaucoup de choses sur Jésus.

– Quelles choses, Bénédicte?

– Que j’étais perdue et puis que Dieu, notre Père dans les cieux, tu sais, Celui qui a créé les montagnes, la rosée, les chatons, enfin toute la terre et ce qui vit, tu en as entendu parler?